lefigaro.fr/madame

madame FIGARO

RENCONTRES

BENJAMIN BIOLAY
ANTOINE DE CAUNES
VINCENT DEDIENNE
JOËL DICKER
RABIH KAYROUZ
HUGO MARCHAND
JEAN-FRANÇOIS PIÈGE
HERVÉ TEMIME
AUGUSTIN TRAPENARD

SPÉCIAL

HOMMES

Élégance nonchalante

AVEC DANIEL CRAIG, NOTRE ESPION PRÉFÉRÉ

Madame Figaro - n°1882

EN EFFAÇANT LES TRAITS DE SES PERSONNAGES, IL SAISIT L'ESSENTIEL ET FASCINE LA PLANÈTE ARTY. DEPUIS QUINZE ANS, CE PEINTRE ISRAÉLIEN POURSUIT UN TRAVAIL HABITÉ, ENTREMÊLÉ D'HISTOIRE ET D'ÉMOTION. PORTRAIT SENSIBLE À L'OCCASION DE SON EXPOSITION À PARIS.

GIDEON RUBIN
Figure de l'art

CONFINEMENT OBLIGE, au printemps dernier, c'est par vidéoconférence que se raconte Gideon Rubin, depuis son atelier du nord de Londres. Chaleureux, volubile, il offre un café virtuel, se lève pour montrer une toile, se rassoit, glisse une anecdote, se lève à nouveau. Petit-fils de Reuven Rubin, peintre reconnu, fils de la curatrice du Rubin Museum à Tel Aviv, où il est né en 1973, Gedeon a grandi entouré d'art. « Jamais, pourtant, je n'avais pensé que je serais artiste, explique-t-il. Dans l'atelier resté intact de mon grand-père (mort quand il avait un an, NDLR) au sein de sa maison-musée, la seule chose qui m'attirait était sa palette couverte de peinture sèche, la sensation que j'avais en passant la main dessus. »
À 22 ans, son service militaire achevé, il part quelques mois sac à dos avec un ami, en Amérique latine. Un voyage initiatique au cours duquel il décide de devenir artiste. Il s'envolera ensuite pour New York étudier à la School of Visual Arts.

En 2000, nouveau départ pour Londres et la Slade School of Fine Art. « Je voulais vivre en Europe à cause des grands maîtres de la peinture espagnole, Vélasquez, Goya… » Entre deux années d'études, en 2001, Gideon Rubin séjourne de nouveau à New York, quand « le 11 septembre, le monde s'écroule, littéralement ». Il rentre par le premier avion et révolutionne sa façon de peindre – « j'étais dans une telle tempête émotionnelle ». Il se met à esquisser à toute vitesse des petites natures mortes de vieilles poupées qu'il chine en collectionneur avide, dans des teintes sourdes, naturelles, qui rappellent Giorgio Morandi, une autre de ses influences.
« J'ai découvert que j'étais davantage un peintre immédiat, rapide. Je peignais ces vieux jouets et, parfois, le temps en avait effacé les yeux, la bouche, il leur manquait les mains. Mais comme je suis d'abord un portraitiste, petit à petit, je suis revenu vers les gens, mes amis, ma fiancée… Et je les ai peints comme les poupées, plus vite, sans mettre les yeux, en esquissant juste la silhouette, en les glissant dans une ombre. » Vers 2005, dans une librairie de livres anciens, à Londres, il tombe sur des albums-photos de l'époque victorienne. « Des clichés jaunis qui s'effaçaient comme de lointains souvenirs. À partir de là, je n'ai plus cessé de peindre des photographies. L'absence de visage est devenue une porte, une ouverture, une manière de ne pas imposer de limites. »

PAR **ANNE-CLAIRE MEFFRE**

L'artiste (dans son atelier devant l'une de ses compositions) confisque l'identité des personnages de ses toiles (*The Artist's Wife and Daughter*, 2019, ci-contre) et crée un dialogue entre l'œuvre et le spectateur, qui peut y retranscrire sa propre histoire.

PHOTOS GIDEON RUBIN / COURTESY OF GALERIE KARSTEN GREVE KÖLN PARIS ST. MORITZ / RICHARD IVEY

MINIMALISME ET SUGGESTION

Les personnages de Gideon Rubin sont à la fois mystérieusement incarnés et évanescents. « Un curateur a dit que mon travail arrêtait le temps. Je pense que cela vient du fait qu'on est obsédés par nos différences, alors qu'on est surtout faits de similarités. Ma femme est chinoise de Hongkong. Quand j'y ai exposé mes peintures, son père s'est reconnu dans l'une d'elles alors qu'elle était tirée d'une photo de 1935 en Pologne ou en Hongrie. C'est arrivé très souvent. En enlevant quelques détails, aussi infimes soient-ils, les images changent, s'entrecroisent et parlent à tous. » Dans les quelques paysages qu'il peint aussi, il cherche la normalité, la familiarité d'une vue quotidienne qui, un jour, se révèle autrement : des palmiers, des montagnes enneigées, un bout de nature. « Ils deviennent abstraits pour moi, comme si quelqu'un venait juste d'y passer… » Gideon Rubin aime le minimalisme et la suggestion. Il puise dans les magazines des références très actuelles. Dans une petite série qu'il appelle *De Goya à Paris Hilton*, il peint, toujours sans leurs traits, les grands maîtres espagnols qui l'ont tant inspiré, comme les célébrités de notre époque, Kate Moss ou Billie Eilish.
En 2018, une exposition-clé au Freud Museum à Londres dévoile une autre facette de son travail. Connu pour sa passion pour l'histoire et les images du passé (qui l'avait amené à peindre sur d'anciennes publications), il est invité par le musée à se pencher sur le Vienne de 1938, qu'avait fui Freud pour se réfugier à Londres. Sa femme lui déniche des magazines de l'époque, saturés d'images de propagande et de symboles nazis, et une première édition de la traduction anglaise de *Mein Kampf*. Il surmonte son effroi et peint sur les ouvrages, effaçant textes, visages, svastikas… Ce *Black Book* sera le cœur et le titre de l'exposition, et le moyen pour lui de contredire le concept freudien du refoulement : « En recouvrant les symboles, je cherchais à révéler une certaine vérité. »
Toujours en action, Gideon Rubin expose partout, à un rythme effréné. Il arrive à Paris cet automne, à la Galerie Karsten Greve *, avec deux séries : l'une inspirée du cinéma de la République de Weimar dans les années 1920, et l'autre, de portraits sans visage de personnalités qui l'ont influencé – Alice Neel, Willem de Kooning… Un parallèle entre cette histoire qui l'obsède et son histoire d'artiste. ✦

** « Gideon Rubin », du 16 octobre au 7 novembre, à la Galerie Karsten Greve, à Paris. galerie-karsten-greve.com et gideonrubin.com*